

Anthropologie et Sociétés



David F. ARMSTRONG, William C. STOKOE, Sherman E. WILCOX, *Gesture and the Nature of Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, x + 260 p., bibliogr., index.

Xavier Blaisel

Volume 21, numéro 1, 1997

Confluences

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015474ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015474ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Blaisel, X. (1997). Compte rendu de [David F. ARMSTRONG, William C. STOKOE, Sherman E. WILCOX, *Gesture and the Nature of Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, x + 260 p., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 21(1), 135–137. <https://doi.org/10.7202/015474ar>

problématiser même la solidarité féminine ; ses recherches montrent qu'il existe parfois d'importants conflits d'intérêts entre les femmes.

Bien que la qualité des chapitres soit inégale, le livre de Cole et Phillips introduit des approches novatrices : signalons à titre d'exemples les chapitres de Van Esterik sur l'allaitement en tant que pratique paradigmatique pour les anthropologues féministes et celui d'Anderson qui propose une présentation, multidimensionnelle, sur les masques. On y trouve aussi du matériel fort intéressant et peu connu comme l'étude des tisserandes navajo (M'Closkey) ou encore les recherches sur les employées de banque syndicalistes (Baker). Signalons également la critique éloquente faite par Awabunza de la « multivocalité » qui repose toujours en fin de compte sur les choix et interprétations de l'ethnologue.

Il faut constater toutefois que le livre est centré presque exclusivement sur les femmes (plutôt que sur le genre sexuel ou *gender*). Il est insuffisant de justifier cette orientation du fait qu'il existe déjà maintes études réalisées sur le pouvoir des hommes (Awabunza p. 250) puisque dans ces études, les hommes ne sont pas traités comme des agents sociaux sexués, mais plutôt comme les représentants de toute une société. La réalité générique est en fait évacuée de telles analyses. Notons cependant que Baker, qui relie l'action des femmes syndicalistes à une communauté, et Wilson (dans le chapitre qui traite du massacre de quatorze femmes à l'École polytechnique de Montréal) constituent des exceptions à cette orientation. En revanche, tout en parlant des femmes, plusieurs des auteures (notamment Phillips, Cole et Awabunza) abordent des questions qui sont au cœur des débats anthropologiques contemporains (celles de la réflexivité, du relativisme culturel et de la représentation des autres par les ethnologues). Leurs analyses méritent d'être lues par ceux et celles qui s'intéressent à ces questions.

La bibliographie, composée presque exclusivement de sources de langue anglaise, constitue un outil précieux pour qui voudrait s'enquérir de l'état de l'anthropologie féministe en cette fin de siècle. Par ailleurs, le style et la langue utilisés dans ce livre le rendent accessible aux non-spécialistes. En somme, cet ouvrage constitue une introduction très pertinente à l'anthropologie féministe contemporaine.

Deirdre Meintel
Département d'anthropologie
Université de Montréal
C. P. 6128, succ. Centre-ville
Montréal
Québec H3C 3J7

David F. ARMSTRONG, William C. STOKOE, Sherman E. WILCOX,
Gesture and the Nature of Language. Cambridge, Cambridge
University Press, 1995, x + 260 p., bibliogr., index.

Dans cet ouvrage, l'origine et la nature du langage sont complètement revues selon une perspective interactionniste qui s'inspire directement du concept d'équilibre structural de Piaget, de la sémantique générative de Peirce et de la phonologie, grâce à un examen des propriétés sémiolinguistiques du langage des signes pour les sourds et muets et de leurs implications envers la thèse de la grammaire universelle chomskienne.

On doit à Stokoe un changement radical de vue sur le langage des signes par l'emploi réussi qu'il fit d'un concept cher à la phonologie moderne, la structuration par opposition

inaire. Plutôt que de voir dans les signes une représentation à moitié imparfaite de catégories abstraites formelles, les auteurs partent du postulat inverse voulant que les mots-signes sont, comme les mots du langage parlé, passibles d'une analyse en tant que complexes de gestes musculaires temporairement ordonnés. Cette thèse a l'avantage de découper les mots-signes en éléments analogues à ceux des théories modernes du langage.

Stokoe a donc montré que le langage des signes, comme le langage parlé, est systématiquement organisé sur la base de ce principe à un niveau phonologique, faisant intervenir des classes de sons ou de mouvements indépendants des règles de génération des mots et des phrases. Les problèmes commencent quand il s'agit de démontrer, pour le langage des signes, la même séparation que dans les langages parlés, à savoir une séparation entre les niveaux phonologique, d'un côté, et syntactique et sémantique de l'autre. Par ailleurs, le langage des sourds-muets n'est pas constitué que de sons, bien sûr, mais aussi de gestes et de postures. Alors que le développement d'un segment de sens implique un nécessaire développement linéaire dans le temps pour le langage parlé, celui du langage des signes se déploie dans le temps et dans l'espace : c'est ce qu'on appelle sa dimensionalité.

De ces deux différences, qui restreignent le rapprochement entre le langage des signes et le langage parlé, est sortie la « phonologie sémantique ». Apparemment contradictoire dans les termes, cette approche, ou science, et est rendue possible par l'aspect iconique des morphèmes du langage des signes. Le mot-signe d'un langage primaire des signes est en effet construit par le mariage d'un nom gestuel et d'un verbe gestuel. Selon cette terminologie, le signe lui-même peut être d'emblée interprété comme une construction par le verbe-agent. On appelle ainsi l'agent parce que c'est en agissant que le locuteur produit des signes physiques : le verbe est ce qu'il fait. Les auteurs jugent ainsi que ce qui s'opère conceptuellement dans la sémantique conceptuelle s'opère physiquement, *via* l'action de l'agent, dans le langage des signes. L'analogie vaut aussi bien pour les verbes transitifs qu'intransitifs.

On trouve ici une défense probante de l'argument de la linguistique cognitive voulant que la grammaire n'ait pas d'existence indépendante des structures aux niveaux inférieurs du langage, de leur continuité et de la priorité globale de la dimension sémantique. Les auteurs affirment que le langage des signes, et en fait, par extension, tout geste visible partie prenante d'un système de communication, fait s'effondrer le lien symbolique entre les structures sémantique et phonologique. Les auteurs développent l'argument en suggérant que le langage parlé, moins riche que le langage des signes (puisque constitué de sons uniquement et reléguant les gestes et les aspects visuels de la communication au second plan), est en fait un produit dérivé du langage originel, qui devait intégrer au départ toutes les dimensions concurrentes de la communication telle qu'elle existe dans le langage des signes. La station debout et l'usage des mains deviennent dès lors des facteurs importants de l'avènement du langage parlé et celui-ci n'est plus conçu en termes de bond qualitatif, mais selon une évolution continue où il s'avère être un embranchement spécialisé qui, en privilégiant la dimension acoustique, a laissé d'autres dimensions derrière lui. Par voie de conséquence, on aurait tort de croire que le langage parlé doit servir de critère canonique à l'interprétation des systèmes de communication, de même que sa nature actuelle ne suffit même pas à en rendre compte.

Les auteurs exploitent à fond les différences significatives entre langage vocal et langage vocal-gestuel, qui ne sont pas des analogues parfaits. En démontrant que les signes sont à la fois sémantiques et grammaticaux et que la grammaire est elle-même envisageable comme symbole, le langage humain apparaît comme une unité à laquelle les théories concurrentes ne peuvent guère rendre justice. Les implications de l'idée que l'origine de la syntaxe réside dans le langage des gestes sont importantes pour l'entendement de l'évo-

lution humaine. Outre la démonstration à partir d'exemples tirés du langage des signes, une large place est faite à l'étude des systèmes de communication des grands primates. Chaque chapitre est divisé en sous-sections intitulées et l'ouvrage embrasse toutes les théories pertinentes, du darwinisme neuronal à la pragmatique en passant par la psychologie cognitive, la phonologie structurale ou la sémantique avec une aisance et une clarté didactique exceptionnelle. La critique des thèses avancées exige cependant des compétences dans beaucoup de disciplines connexes mais distinctes, en anthropologie, en préhistoire, en linguistique, en primatologie, sans compter une connaissance approfondie des théories discutées qui connaissent des développements dignes d'une science à part entière. Il faudra donc un certain temps pour décanter cet ouvrage et séparer le bon grain de l'ivraie, car il met à mal des idées de base sur le langage qu'on ne croyait pas pouvoir, après un siècle de domination et d'enseignement dans le monde universitaire, remettre en question aussi judicieusement. En attendant, on a fortement l'impression d'assister à un événement digne de mention : une synthèse novatrice des acquis des sciences humaines à partir de l'étude du langage des signes.

Xavier Blaisel
1793, rue Delorme
Laval
Québec H7M 2W4

Nicolas THOMAS et Caroline HUMPHREY (dir.), *Shamanism, History, and the State*. Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1994, 232 p., bibliogr., index.

Il est plutôt rare de trouver un ouvrage sur le chamanisme de la qualité de celui-ci, si l'on entend par qualité le souci constant de mettre en rapport les religions étudiées avec leurs conditions sociales à l'échelle de la société, de leur émergence et de leur fonctionnement. C'est ce qui s'appelle, sous la plume des éditeurs, « réhistoriciser » (p. 2) le chamanisme. Tout en invitant à critiquer vertement la catégorie « chamanisme », les éditeurs offrent une palette d'articles qui donnent à penser que ce terme inclut tout ce qui n'est pas une religion biblique. On y parle des sorciers polynésiens, des chamanes, prophètes et missionnaires de l'Amazonie, des chamanes sibériens et mongols, du culte des saints chrétiens en Inde du Sud, du culte des ancêtres royaux à Madagascar, ainsi que des astrologues et des disciples de Cybèle dans l'Empire romain. Surprise : rien sur l'Afrique, le Sud-Est asiatique ni, bien sûr, l'Amérique du Nord.

Il s'agit au départ d'un congrès tenu au King's College de Cambridge, en octobre 1989, ayant pour plate-forme de discussion un article de Nicolas Thomas repris en début de volume. Thomas y examine la corrélation entre chefferie et prêtrise en Polynésie. Sans prêtres ni cultes spéciaux, les chefferies tendent à être éclipsées par les chamanes. Inversement, ces derniers sont relégués à l'arrière-plan quand la chefferie est puissante. On reconnaît un thème fondamental, si bien traité par Maurice Hocart. La contribution de Stephen Hugh-Jones ouvre des perspectives tout à fait remarquables. L'auteur présente d'abord un tableau des contrastes systématiques entre les pratiques chamaniques *payé* et *kubu* des groupes Arawakan et Tukanoan considérés comme un ensemble, en soulignant la relation existant entre chaque type et la structure sociale où il se niche. Puis, non content de ce résultat, sans avoir pour preuve une corrélation capable de le valider, il montre comment chaque type de chamanisme réagit au christianisme. Dans le même esprit comparatif,